

LOUIS MOLET

Origine et sens du nom des Sakalava de Madagascar

L'INTELLIGENCE DU SENS DES NOMS LOCAUX permet une meilleure compréhension du paysage ou une interprétation plus satisfaisante de certains faits de peuplement. C'est le cas à Madagascar où, quand ils sont expliqués, les noms d'un bon nombre de peuples sont révélateurs soit de l'habitat normal, soit de faits historiques importants ayant eu un retentissement durable sur la géographie humaine de l'île.

Certains de ces noms comme *Tanala*, « ceux de la forêt », *Tanalàña*, « ceux du sable », *Tandroy*, « ceux des buissons épineux », sont parlants et ne prêtent guère à discussion. D'autres, par contre, restent obscurs et sont depuis longtemps l'objet de controverses.

C'est l'un de ceux-ci que je veux tenter d'élucider ici. Il s'agit du nom des Sakalava, peuple de pasteurs de bovidés qui s'étale sur les cartes sur près du tiers occidental de l'île, depuis l'Onilahy dans le sud jusqu'au-delà de Nossi-be et du Sambirano dans le nord. Son domaine traditionnel est le plus étendu de tous les peuples malgaches. Constitué en royaume, cet État, grâce aux profits de la traite, était encore, semble-t-il, le plus puissant de l'île il y a environ deux siècles¹.

Ce nom a fait l'objet de maintes tentatives d'explications que l'on peut ramener à deux types : celles d'ordre géographique d'un côté, celles d'ordre historique de l'autre. A mon avis, aucune d'entre elles n'est réellement satisfaisante et c'est ce qui m'amène à en proposer une nouvelle qui entre dans le second groupe.

Une bonne revue de la question a été donnée par Raymond Decary² en 1957, qui rappelle les principales interprétations du nom Sakalava :

Les Révérends Wlen et Lindo l'ont traduit par « les gens des longues plaines » (sakany, largeur, lavany, longueur). L'abbé Dalmond y voit une allusion à la coiffure disposée en longues tresses. Mullens le traduit par « chats longs »

1. C. ROBEQUAIN, *Madagascar ou les bases dispersées de l'Union française*, Paris, 1958, pp. 100-101.

2. R. DECARY, « Les noms tribaux malgaches », *Revue de Madagascar* 32 (3), 1957, pp. 21-33.

(saka, chat, lava, long), ce qui n'a aucun sens réel. D'autres¹ le rapprochent de sakaray, « les gens méfiants ». Pour Rusillon, les Sakalava pourraient être également « ceux qui viennent de la longue vallée et ont osé traverser toutes les rivières, ont fouillé la terre pour y trouver des tubercules et qui ne reculaient devant rien, toujours combattant pour ou contre quelqu'un ».

L'explication donnée par A. et G. Grandidier — « les gens de Saka qui se sont étendus sur une longue surface de pays » — se base sur le fait que les chefs des principales familles sakalava sont venus originellement de la province d'Isaka sur la côte S.-E.²

Dans un tout autre sens, Jorgensen, et après lui Ferrand et Julien, dont nous partageons l'opinion, voient ici la corruption d'un mot bantou. Ferrand rapproche Sakalava du nom tribal Machoukouloubé ou Shukulumbue du Haut-Zambèze. On rappellera dans le même sens que le Père Luis Mariano, qui a le premier [1616] cité le nom de la peuplade qui nous occupe, la dénomme Sukulambe. Ce serait alors simplement l'étymologie populaire qui aurait transformé le lambue bantou en lava malgache. Le Père Tastevin, tout en étant d'accord pour une origine africaine, donne comme racine le mot différent de kalava et traduit le nom sakalava par « les vaillants, courageux et batailleurs ».³

Avant de critiquer ces différents arguments, citons encore quelques autres hypothèses. Le très distingué linguiste norvégien Otto C. Dahl a repris récemment l'explication étymologique et il expose la thèse même présentée par H. Deschamps⁴.

La première capitale des rois sakalava au XVI^e siècle était le village de Benge, dans le district de Manja, au bord d'un affluent du Mangoke appelé Sakalava. C'est la rivière qui a donné son nom à la tribu et non la tribu à la rivière. Saka signifie « petite dépression dans la plaine où coule un ruisseau ou une rivière », et lava veut dire « long ». On peut donc traduire le mot par « vallée longue », ce qui correspond bien au caractère de l'affluent. D'après les traditions sakalava, c'est pendant les expéditions guerrières parties de Benge que le nom de la tribu s'est fixé, les guerriers étant appelés par ceux qui les redoutaient « ceux venant de Sakalava ».⁵

Nous ne perdrons pas de temps à discuter d'autres hypothèses trop fragiles, telle celle avancée par J. V. Mellis — « Sakalava, de Saka-lava, Saka : arrêté de force, Lava, loin » —, trop peu vraisemblable⁶.

1. Par exemple, Rev. J. RICHARDSON, *New Malagasy-English Dictionary*, Antananarivo, 1885, article « saka, sakalava ».

2. « Le premier chef sakalava venu d'Isaka est nommé Rabararatavokoka ou Andriamahazalaina qui, après avoir demeuré quelque temps dans la vallée de l'Itomampy, s'est établi avec ses guerriers sur le bord sud du Mangoka et dans la vallée d'un de ses affluents qu'il a appelé Sakalava; sa résidence était à Inosy, à peu près à mi-chemin entre le delta du Mangoka et de Vondrovo » (A. et G. GRANDIDIER, *Ethnographie de Madagascar*, Paris, 1908-1928, t. I, pp. 215-216, note 5). Cette opinion a été reprise par A. DANDOUAU et G. S. CHAPUS, *Histoire des populations de Madagascar*, Paris, 1952, p. 19.

3. DECARY, *op. cit.*, pp. 28-30.

4. H. DESCHAMPS, *Histoire de Madagascar*, Paris, 1960, p. 97.

5. O. C. DAHL, *Contes malgaches en dialecte sakalava : texte, traduction, grammaire et lexique*, Oslo, 1968, p. 1.

6. J. V. MELLIS, *Volamena et Volafotsy*, Tananarive, 1938, pp. 234-235.

Un nouvel examen de la question a été fait récemment par un jeune historien américain, Raymond Kent, qui consacre au royaume sakalava un chapitre de son livre *Early Kingdoms in Madagascar, 1500-1700*¹. Il montre le peu de solidité des explications étymologiques avancées jusqu'alors et, bien que celle proposée par les Grandidier² ait obtenu le suffrage de la plupart des auteurs postérieurs, il remarque que jamais ils n'ont pu citer une tradition des Sakalava qui attribue à ceux-ci une origine antaisaka et que, même si beaucoup de leurs contemporains ont admis leur hypothèse, bien d'autres (Aymard, Prud'homme³) pensaient plutôt à une origine africaine (p. 167). Kent discute également la proposition de Gabriel Ferrand⁴, qui rapproche le nom cité par le Père Luis Mariano et la population du Haut-Zambèze, et il écrit (p. 168) :

Alors que sans doute les Suculambes de Mariano et les Sakalava des sources postérieures sont le même groupe, le rapprochement avec les Shukulumbwe, branche des Ila de Rhodésie du Nord, est de loin trop aventuré — non seulement parce que des rapprochements d'un seul détail, en dehors de tout contexte, sont au moins risqués — mais aussi parce qu'en 1616, date rapportée pour Madagascar, il faudrait au minimum une confirmation antérieure [de l'existence du groupe] des Shukulumbwe sur le continent [...]. Or rien [...] ne suggère que les Shukulumbwe aient formé un peuple ou un État à la fin du XVI^e ou au début du XVII^e siècle.

Seulement, Kent ne propose pas d'explication. Il se contente de reprendre les sources et termine par des considérations sur les Buky, les Maroseranana, et, d'après des enregistrements sur bandes magnétiques, sur ceux que certains de ses informateurs nommeraient « les Sakalava des Sakalava », sorte de superlatif qui n'aurait été attribué que parcimonieusement, qui ne se serait appliqué à l'origine qu'aux seuls conquérants venus du sud, par suite de la pression du clan Andrevola et de leurs sujets masikoro, et qui n'existeraient plus (p. 193). Il semble, d'après Kent, qu'on peut seulement conclure que ce mot aurait désigné un peuple éphémère (p. 204) :

Fondus dans la vaste région où l'on entend encore leur nom, les « Sakalava des Sakalava » [ou les « vrais Sakalava »] auraient disparu en tant que groupe ethnique après avoir donné en 1710 un empire aux rois Volamena. Ils sortaient des peuples de Bambala [côte malgache du canal de Mozambique] qui n'existent plus non plus.

Tout cela ne résoud pas le problème de l'origine et de la signification du nom du peuple sakalava.

1. R. KENT, *Early Kingdoms in Madagascar, 1500-1700*, London/New York, 1970.

2. *Op. cit.*, p. 215, note.

3. Lt-Col. PRUD'HOMME, « Considérations sur les Sakalava », *Notes, Reconnaissances et Explorations (Tananarive)* 6, 31 mars 1900, pp. 1-43.

4. G. FERRAND, « L'origine africaine des Malgaches », *Journal Asiatique*, 1908, pp. 353-500, et particulièrement pp. 407-412.

*

Pour résumer mes critiques, je dirai après H. Deschamps que la grande majorité de ces explications (Dalmond, Mullens, Richardson, Rusillon, Grandidier, Tastevin, Mellis, etc.) sont des « fantaisies compliquées »¹. Si l'explication étymologique (*saka lava*, « vallée longue ») reste encore la plus valable, elle n'est pas réellement satisfaisante : elle s'insère mal dans la série des autres noms descriptifs ; elle ne rend pas compte des noms anciens de cette population ; enfin elle s'applique à des populations disparates qui portent, par ailleurs, d'autres noms traditionnels bien différenciés (Marosè-ràna, Antiboïna, etc.). Je suis donc contraint de prendre en considération l'hypothèse de l'emprunt d'un mot d'une langue étrangère appliquée du dehors aux tribus de la côte ouest.

Pour mieux en juger, il me faut reprendre à mon tour rapidement les textes citant les noms anciens.

Nous avons donc tout d'abord celui du Père Luis Mariano² :

[Lettre du 21 octobre 1616, de Sadia
(embouchure du Manambolo)]³

*Le fils du très vieux roi, nommé Mananqui [qui avait déjà empoisonné son frère aîné], à cause de sa conduite brutale et insolente à l'égard des habitants de la ville [...] dut s'en aller vivre ailleurs ; il emmena avec lui les hommes les plus vaillants nommés Suculambes, au nombre desquels se trouvaient plusieurs fils et parents du roi.*⁴

Puis des combats s'ensuivirent entre les habitants de la ville (les « Ajungones ») et les dissidents :

*Arrivés près de leur ville, ils [les Ajungones] leur proposèrent d'abord de faire la paix, mais ce jour-là, les Suculambes ne donnèrent pas signe de vie et ne s'aventurèrent pas hors de leur enceinte.*⁵

Ces Suculambes, d'après ce qu'en dit le Père Mariano, n'auraient été qu'un groupe de guerriers recrutés au sein de la population elle-même : « les hommes les plus vaillants ».

Avant d'aborder les textes du XVIII^e siècle, on doit remarquer que le nom des Sakalava n'est pas mentionné par Flacourt (les deux éditions de son *Histoire de la Grande Isle de Madagascar* sont de 1658 et 1661), soit que ce nom ne fût pas encore répandu à cette époque comme celui des occupants de la côte occidentale et de son arrière-pays, soit qu'il ne soit pas parvenu à la connaissance de cet auteur qui n'a pas dépassé la baie d'Antongil vers

1. *Op. cit.*, p. 97, note.

2. Dans A. et G. GRANDIDIER *et al.* (eds.), *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar et les îles voisines*, Paris : t. I, 1903 ; t. II, 1904 ; t. III, 1905 ; t. IV, 1906 ; t. V, 1907 ; t. VI, 1913 ; t. VII, 1910 ; t. VIII, 1913 ; t. IX, 1920.

3. Pour la détermination des lieux, je suis A. KAMMERER, *La découverte de Madagascar par les Portugais et la cartographie de l'île*, Lisbonne, 1950.

4. GRANDIDIER *et al.*, *op. cit.*, t. II, p. 217.

5. *Ibid.*

le nord de la côte orientale et semble ne s'être jamais aventuré sur la côte ouest.

La seconde mention des Sakalava me semble figurer dans le titre du *Voyage du navire Est-Indien Barneveld de Hollande au Cap de Bonne Espérance en l'an 1719, contenant un récit des longues infortunes et aventures extraordinaires arrivées dans l'île de Madagascar, chez les sauvages Souklaves, avec la description des mœurs et coutumes étranges et de la religion de ce peuple, orné d'une jolie carte et gravure, à Dordrecht, imprimé chez J. van Bramm, 1728*¹.

Dans ce récit de voyage, il est question (p. 7) de « gardiens de bétail du roi des Souklaves » dans la vallée de la Mania ou Tsiribihina. Il ne s'agit plus cette fois d'un groupe de guerriers mais d'une population sur laquelle de nombreux détails sont fournis :

Les Souklaves, comme tous les autres Malgaches du reste, ne font guère d'autre commerce que celui des esclaves ; ils se les procurent surtout en faisant la guerre à leurs voisins et ils les troquent contre les marchandises que des navires leur apportent de temps à autre. Lorsqu'ils se trouvent à court d'esclaves et qu'ils sont entraînés par leur rapacité insatiable, ils n'hésitent pas à troquer contre les objets qu'ils convoitent leurs femmes, leurs enfants ou leurs proches parents pourvu qu'ils puissent les enlever adroitement et les vendre en cachette.

Les marchandises qui leur sont apportées de divers pays, notamment de l'Inde, pour leur acheter des esclaves, et qui servent surtout à leur habillement, se composent de toiles, de soieries et d'autres tissus venant de Surate à bord d'un boutre arabe qui fait le voyage à peu près tous les deux ans, et qui, en échange de ces marchandises, prend des esclaves et du riz qu'il va revendre aux Portugais de la côte d'Afrique contre des tissus et d'autres articles, ou bien qu'il transporte à Ansuany ou à une autre des îles Majotze.

Lorsque les Arabes ne viennent pas de l'Inde à Madagascar à l'époque habituelle, ceux des îles Majotze ou Comorze leur apportent [les marchandises de troc] sur de petits boutres de la grandeur d'un brigantin (p. 33).

La troisième mention de cette population se trouve dans *Madagascar, ou le journal de Robert Drury pendant les quinze ans de sa captivité dans cette île*, publié à Londres le 24 mai 1729 et attribué, au moins pour la rédaction finale et pour de nombreux passages fantaisistes, à l'écrivain Daniel Defoe². Dans ce livre, on trouve à neuf reprises³ le vocable *Saccalawor* qui, après rétablissement du malgache altéré par la déformation « cockney » systématique des mots de la langue de l'île, correspond sensiblement à l'actuel sakalava⁴.

1. *Ibid.*, t. V, pp. 7-39.

2. A. SAUVAGET, « *Madagascar ou le Journal de Robert Drury pendant ses quinze ans de captivité dans l'île* » par Daniel Defoe, trad. et appareil critique, Paris (thèse de III^e cycle, histoire), 1969 (en cours de publication par les soins de l'Institut d'Études et de Recherches Interethniques et Interculturelles de l'Université de Nice).

3. Je ne tiens pas compte de la mention « Sacoa Lauvor » à l'emplacement de l'Ambongo et du Bongolava (à l'est de la « Terre de Parcel »), portée sur la carte qui accompagne le texte et qui provient indubitablement d'une erreur de lecture du mot « Saccalawor » par le dessinateur.

4. O. C. DAHL, « Un Cockney parlant malgache vers 1710 », *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap* 24, 1971.

Ces neuf fois se répartissent en deux groupes. Dans le premier, ce nom est traité comme celui d'une population : « une armée de dix mille *Saccalawors* », « une armée de *Saccalawors* était toute prête à nous attaquer », « l'armée des *Saccalawors* » (respectivement p. 236, 263 et 264 de la traduction citée). Dans le second, c'est un nom de pays : « roi du *Saccalawor* » (p. 266), « frontière du *Saccalawor* » (p. 267), « la partie du *Saccalawor* » (p. 283), « car, du *Saccalawor*, on en pourrait dire aussi peu que des autres contrées » (p. 284), « attirer les gens des autres pays à venir vivre dans le *Saccalawor* », « c'était le malheur du *Saccalawor* » (p. 285).

Le comte de Modave en 1769, d'après Grandidier¹, aurait, en parlant de la même population, orthographié « *Slaves* ».

Quelques années plus tard, en 1774, un lieutenant de Benyowski, Nicolas Mayeur, qui avait été élevé dans l'île et qui parlait couramment la langue, fait, à partir de Louisbourg (ouest de la baie d'Antongil), un voyage

*pour faire l'ouverture d'un chemin de Louisbourg à la baie de Morigano [14° 20' S], pays des Séclaves, et établir des communications avec l'ouest de cette grande île par terre*²

et, après avoir traversé l'Androna, où le chef Théimbatou lui confie que

jadis le canton d'Androna, dont Antanguin fait partie, appartenait à [sa] famille et était indépendant des provinces voisines ; mais, dans une guerre malheureuse contre la famille royale des Entès Boines, [ses] pères ont reçu la loi et perdu ce privilège

et il ajoute :

Je porterai ta demande au roi des Boines... (p. 59).

Il n'y a guère qu'un seul autre passage où il est question de « Séclaves ». C'est alors que

les Entembongo sont assemblés à plus de 3 000 pour lutter contre les Séclaves. Ces gens sont une peuplade sortie de la même souche que la famille actuellement régnante à Bombétoc (p. 64).

Et Mayeur décrit ces gens comme des brigands, menant une vie errante et vagabonde, ne faisant pas de cultures, mangeant des bœufs sauvages, des cœurs et des graines de palmiers-raphias, concluant : « Ce sont les Bédouins de Madagascar. » (*Ibid.*)

Donc, vers la fin du XVIII^e siècle, le mot Séclave semble employé sur la côte est de l'île pour désigner les gens de l'ouest, mais ne serait guère employé dans ladite région elle-même où les populations locales sont désignées par leurs noms plus précis.

1. *Ethnographie...*, op. cit., t. I, pp. 215-216, note 5.

2. N. MAYEUR, « Voyage à la côte ouest de Madagascar (pays des Séclaves) », *Bulletin de l'Académie Malgache*, 1912, pp. 49-87, et particulièrement p. 63.

A peine plus récent, un texte donne une *Idée de la côte occidentale de Madagascar, depuis Anconala au N., jusqu'à Mouroundava, désignée par les Noirs sous le nom de Ménabé, par M. Dumaine*, d'après le voyage qu'il a fait en 1792. Il y parle abondamment du pays des Séclaves (exemple p. 20) et donne cette précision que

*le royaume des Séclaves est, selon les Européens qui ont fréquenté Madagascar, le plus considérable de l'île.*¹

Il parle de la grande ville de Mouzangaye (actuelle Majunga), qui faisait commerce par boutres avec Surate et où demeuraient plus de 6 000 Arabes et Indiens avec leurs familles (p. 21), du village de Sahalava, situé à la distance de 7 ou 8 lieues vers l'est (p. 35) de ladite ville; de la reine des Séclaves ou de Pombetoc (p. 21). Il affirme que

le peuple est si plongé dans la servitude qu'aucun individu n'oserait se qualifier autrement que du titre d'esclave de [la reine] Ravahiny. Les Arabes redoutent son pouvoir (p. 50).

Par la suite, l'habitude est prise de parler des groupes du versant ouest de l'île comme de Sakalava, mot qui devient à la fois nom propre et adjectif. C'est le sens qu'on lui trouve dans les *Tantara*² qui l'emploient sans article :

*Au début du règne de Ralambo, [les] Sakalava vinrent s'attaquer à tout l'Androkaroka, au nord d'Alasora.*³

On le retrouve également pour désigner la tribu malgache assez audacieuse pour organiser des raids afin de se procurer des esclaves à l'île de Kisiwani sur la côte d'Afrique, vers la fin du XVIII^e siècle ou le début du XIX^e, selon les chroniques mémorisées de l'île Kilwa-Kisiwani :

*Alors vint Sakalava à Kisiwani, pour combattre Kisiwani et en emmener la population. Et le peuple de Kisiwani combattit les Sakalava, jusqu'à ce qu'ils aient été battus. Ils retournèrent chez eux à Madagascar (Bukiny). Alors le peuple Sakalava vint une seconde fois et vint à Chole dans l'île de Kua [île Juani, au sud de l'île Mafia] et emmena beaucoup de gens. Quand la population de Kisiwani entendit [cela], elle les poursuivit aussi loin que le pays de Misimbati. Elle les rejoignit et les combattit une seconde fois. Ainsi les Sakalava furent battus. Et ceux qui avaient été emmenés de Chole, pour autant qu'on les ait retrouvés, furent renvoyés à Kua. Alors mourut le sultan Isufu.*⁴

1. M. DUMAINE, « Idée de la côte occidentale de Madagascar », *Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire* (Paris) 11, 1810, pp. 20-52, et particulièrement p. 21.
2. Recueil de « traditions historiques » et autres, des environs de Tananarive, compilé vers la fin du XIX^e siècle par le R. P. CALLET, *Tantaran'ny Andriana eto Madagascar : documents historiques d'après les manuscrits malgaches*, 2^e éd., Tananarive, 1908.
3. « *Vao nanjaka Ralambo, tonga Sakalava hananika ny Androkaroka rebetra any avaratr'Alasora* » (p. 144).
4. G. S. P. FREEMAN-GRENVILLE, *The East Africa Coast*, Oxford, 1962, p. 224. [Extrait de C. VELTEN, *Prosa und Poesie der Suaheli*, Berlin, 1907, pp. 243-252.] Le récit a été confirmé dans des termes identiques par un chroniqueur en 1955. Voir « The Traditional History of

*

Ce terme de Sakalava, employé de nos jours comme toponyme (*Antsakalava*) et comme appellation de groupe ethnique (*Ny Sakalava*), semble donc d'origine assez récente puisqu'il n'est attesté qu'au xviii^e siècle; son sens semble avoir évolué de combattants, guerriers, à celui d'un groupe de populations dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles sont hétérogènes, puisqu'elles sont, soit d'origine africaine (Cafre) selon le témoignage du Père Mariano, soit Bouque, c'est-à-dire malgache de l'intérieur, enfin, très probablement des métis d'Arabes, ceux-ci ayant eu de nombreux comptoirs installés sur la côte. Tous les auteurs s'accordent à juste titre pour dire des Sakalava qu'il ne peut être question d'un peuple comme tel, mais d'un assemblage de tribus et de clans qui se sont trouvés, à la suite des événements, des guerres, réunis sous la domination d'une seule famille¹. Henry Rusillon indique même les six grandes divisions :

Fiherenana;
Antsakoabe, dans le Menabe;
Antimailaka, dans le pays des lataniers [palmiers];
Antimaraha;
Antambongo;
Antiboïna, qui comptent plusieurs sous-tribus².

Ce sont ces éléments disparates, regroupés, qui constituèrent au xviii^e siècle le « royaume » ou l'« empire » sakalava dont les avant-postes venaient inquiéter les gens d'Imerina jusqu'à Alasora et qui venaient razzier des esclaves à Kilwa-Kisiwani.

Ce nom de Sakalava n'a pas été inventé sur place par les gens eux-mêmes, mais a été attribué par des étrangers aux tribus de la côte ouest réunies sous la domination de familles apparentées. C'est un phénomène semblable à celui de l'attribution à des groupes de l'Extrême-Sud du nom Antandroy ou Tandroy, « ceux des buissons épineux », emprunté au trait dominant de leur habitat.

*

Il faut donc proposer une nouvelle solution qui ne tombe pas sous les reproches adressés aux hypothèses anciennes.

Il me semble qu'il convient de reprendre une suggestion faite par Rusillon qui, dans ses tentatives d'explications du mot Sakalava, avait émis une idée ingénieuse :

Kua (Juani Island, Mafia) », in : G. S. P. FREEMAN-GRENVILLE, *The Medieval History of the Coast of Tanganyika with Special References to Recent Archaeological Discoveries*, Berlin, 1962, p. 211 sq., où le texte swahili est fourni. C'est le pluriel *Wasakalava* qui est traduit par « le peuple sakalava » ou par un pluriel.

1. H. RUSILLON, *Un petit continent : Madagascar*, Paris, 1933, p. 94.

2. Comparer la liste de trente groupes sakalava donnée par GRANDIDIER, *Ethnographie...*, op. cit., t. I, pp. 217-227.

Une troisième explication originale est possible, surtout si on adopte la tradition qui veut qu'un blanc ait conduit la tribu Sakalava, ce serait une transformation, comme on en observe beaucoup dans la langue, du mot français Esclave, ou Slave en anglais. Plusieurs anciens auteurs ont écrit Céclaves, alors que la prononciation actuelle donne bien sakalava, ce qui impliquerait une transformation nouvelle. Le roi appelait ses esclaves et ceux-ci ont pris le nom pour s'en parer.¹

Pour des raisons évidentes, je ne peux suivre Rusillon dans son hypothèse d'un emprunt au français.

Néanmoins, l'étymologie me paraît acceptable. En effet, le mot français « esclave » appartient à une vaste famille : espagnol : *esclavo*, portugais : *escravo*, italien : *schiaivo*, allemand : *Sklave*, néerlandais : *slaaf*, etc. Tous ces mots dérivent plus ou moins directement du mot « slave » par le latin *slavus*/*sclavus* du haut Moyen Age. On désignait ainsi les captifs slaves capturés lors des guerres germaniques qui furent méthodiquement conduites contre les populations de l'est de l'Europe par Othon le Grand et ses successeurs. Les Slaves entre l'Elbe et l'Oder, ceux des rives de la Baltique, pendant des siècles, furent vendus par milliers. C'est leur nom qui aurait donné le sens et le mot « esclave ».

Un très grand nombre de Slaves étant devenus serfs, le mot de slave fut employé comme un synonyme de serf. Les premiers exemples de l'usage de slavus en cette signification remontent au Xe siècle ; voy. Guérard, Polyptique d'Irminon, I, 283.²

Dès le VIII^e siècle, les trafiquants vénitiens commençaient leur carrière de pourvoyeurs d'esclaves pour les pays arabes devenus musulmans et ils le restèrent jusqu'à ce que les marchés de la Baltique se ferment, c'est-à-dire vers le XIII^e siècle.

De tout temps, en effet, affirme R. Brunschvig :

Un flot abondant d'esclaves était déversé du dehors sur les marchés de la dar al-Islâm [la « maison de l'Islam » : l'Arabie]. Les caravanes de traitants allaient recruter jusqu'au cœur de l'Afrique ou de l'Asie leur marchandise humaine achetée ou volée ; sur le continent noir, l'esclavagisme pratiqué par les indigènes et leurs luttes intestines facilitaient les entreprises des trafiquants. Aux nègres et aux Éthiopiens, aux Berbères et aux Turcs, il faut ajouter, comme objet de ce commerce international, principalement dans le haut Moyen Age, des éléments européens divers, et avant tout ces « Slaves » dont le nom a donné notre terme « esclave » et a débordé en arabe (ṣaḳāliba) sur d'autres groupes ethniques de l'Europe centrale ou orientale, géographiquement voisins. Ce trafic s'opérait par mer aussi bien que sur la terre ferme ; la mer Rouge n'a jamais cessé de servir au transport d'Afrique en Arabie, [... aux IX^e et Xe siècles] la proportion des « Slaves » était telle parmi les castrats importés

1. H. RUSILLON, *Un culte dynastique avec évocation des morts chez les Sakalava de Madagascar : le « tromba »*, Paris, 1912, p. 188.

2. E. LITTRE, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, 1889, t. II, article « esclave ».

*puis réexportés par l'Espagne musulmane dans le haut Moyen Âge, que Şiklābī (var. siklābī) y a pris souvent le sens d' « eunuque ».*¹

Et j'en viens tout naturellement à supposer que, de même que « slave » a fourni toute une série de mots dans les langues européennes et qu'il a, selon l'expression de R. Brunschvig, « débordé en arabe », ce serait cette dernière version *şaḳlāb/şaḳālība* qui aurait donné, d'une façon toute normale, le mot *sakalava*, même si, d'après Barthold², le mot arabe pour slave, *şaḳlāb* et ses autres graphies serait emprunté au grec (Σικλαβηνοί et Σικλάβοι) vers le VII^e siècle.

Ces mots assez rares et plus ou moins désuets ne figurent plus dans tous les dictionnaires, même anciens, par exemple ceux du Prince Alexandre Handjeri (1840)³ ou l'*Arabic English Lexicon* en quatre volumes d'Edward William Lane (1863-1872)⁴. Celui de Caussin de Perceval (1828)⁵ porte cependant :

Esclavon, né en Esclavonie صقلاب, plur. صقالبة [saklāb, plur. sakālība].

Et naturellement, le dictionnaire en deux volumes de Biberstein-Kasimirski⁶, beaucoup plus complet, nous donne :

صقلاب et صقالبة [şaḳlāb et şaḳālība] : *les Slaves*, au radical صقلاب [şḳlb] : *dur, fort, Blanc, rouge*.

Puis :

صقالبة الزنج Şaḳālībat az-Zandj : *Éthiopiens* [c'est-à-dire les « Slaves » d'Éthiopie, les esclaves noirs].

Et au radical :

زنج, pl. زنوج [zandj, pl. zunūd] : *Éthiopien et en général peuples de l'Afrique orientale, زنجي* ; [zandjī] : *Éthiopien, qui appartient aux peuples zandj*.

L'*Encyclopédie de l'Islam* fournit à l'article « Slaves » de nouveaux détails dont je détache :

1. R. BRUNSCHVIG, *Encyclopédie de l'Islam*, Leyde, 1960, t. I, pp. 25-41 et 32-34, article « Abd ».
2. W. BARTHOLD, *Encyclopédie de l'Islam*, Leyde, 1934, t. IV, pp. 487-489, article « Slaves ».
3. P. A. HANDJERI, *Dictionnaire français-arabe-persan et turc*, Moscou, 1840, 3 vol.
4. E. W. LANE, *Arabic-English Lexicon*, London/Edinburgh, 1863-1872, 4 vol.
5. A. CAUSSIN DE PERCEVAL, *Dictionnaire français-arabe*, Paris, 1828, 2 vol.
6. A. DE BIBERSTEIN-KASIMIRSKI, *Dictionnaire arabe-français contenant toutes les racines de la langue arabe*, Paris, 1860, 2 vol.

*Des mercenaires slaves avaient été installés au VII^e siècle après J.-C. dans les frontières orientales de l'empire byzantin, de sorte que les Arabes connurent les Slaves dès leurs premiers contacts contre les Byzantins.*¹

Les géographes arabes parlant des *Sakaliba* sont généralement peu précis sur leur pays d'origine.

Se recommandant de Muslim, Ibn Khordadbeḥ [844-848 A.D.] mentionne un « pays des Slaves » (bilad al-Ṣaḳāliba) à l'ouest de la Macédoine. Dans Mas'ūdī [...] les Francs, les Slaves, les Lombards, les Espagnols, les Gog, les Magog, les Turcs, les Alains et les [Galiciens] apparaissent comme les descendants de Yafath [Japhet].

*Idrisi [1154 A. D.] ne mentionne un pays des Slaves (bilad al-Ṣaḳāliba) que sur la péninsule des Balkans, en connexion avec Venise [...]. Ensuite, les mots ṣaḳlāb et ṣaḳāliba disparaissent peu à peu de la littérature islamique et ne sont plus utilisés que dans des citations d'ouvrages anciens.*²

L'*Enciclopedia Universal Illustrada Europeo-Americana* donne des précisions supplémentaires. Dans l'Espagne musulmane, qu'en arabe on nommait Andalous, le nom *saklab* (pl. *sakaliba*) était donné en principe

*aux captifs que les armées germaniques ramenaient de leurs expéditions contre les Slaves et qu'elles vendaient aux Musulmans. Plus tard, au temps du voyageur Ibn Haukal [environ 950 A. D.], le nom de sakaliba désignait dans l'Andalousie, les esclaves étrangers enrôlés dans les troupes ou employés dans les services divers des palais royaux ou des gynécées. Ibn Haukal remarque qu'à l'époque qu'il décrit de la péninsule Ibérique, les esclaves qui s'y trouvaient n'étaient pas précisément originaires du littoral de la mer Noire, mais de Calabre, de Lombardie et d'autres régions.*³

Le mot *saklab/sakaliba* était donc très employé chez les Arabes pour désigner des captifs de toutes origines, dont certains venaient des rivages de l'Océan Indien, en particulier des rivages du Canal de Mozambique, car on ne peut oublier ni faire abstraction du fait d'une arabisation prolongée de cette côte⁴.

Madagascar était largement intégrée à l'aire commerciale des trafiquants arabes et l'on sait,

*à partir de données fâcheusement disparates et fragmentaires, complémentaires cependant, que les comptoirs musulmans de Madagascar, établis à une époque peut-être antérieure au X^e siècle (Grandidier) ont, comme ceux de l'Afrique orientale, connu leur apogée au XIV^e et au XV^e siècle.*⁵

1. BARTHOLD, *op. cit.*, p. 487, article « Slaves ».

2. *Ibid.*, p. 488.

3. *Enciclopedia Universal Illustrada Europeo-Americana*, Madrid, 1958, article « sakaliba ».

4. A. TOUSSAINT, *Histoire de l'Océan Indien*, Paris, 1961, pp. 52-61.

5. E. VERNIER et J. MILLOT, *Archéologie malgache, comptoirs musulmans*, Paris (Catalogues du Musée de l'Homme, série F, Madagascar, I), 1971 (supplément au tome IX d'*Objets et Monde*), p. 13.

Mais il semble que ces comptoirs, comme ceux établis sur la côte orientale d'Afrique et le pourtour de l'océan Indien, ont surtout organisé dans l'île la traite des esclaves et en faisaient un commerce régulier.

« Les navires de Malindi et de Mombaz viennent acheter de ce pays des esclaves et des vivres », écrit Albuquerque de la côte nord-ouest en 1507. Un siècle plus tard Luis Mariano note à la même place des ventes aux Arabes d'esclaves Hova ; c'est même la première mention historique de ce nom. En 1667, le R. P. Barreto estime que les Arabes enlèvent chaque année de Madagascar plus de 1 000 esclaves, qu'ils marquent au fer chaud sur le front ; c'étaient surtout des enfants qu'on achetait 2 à 4 piastras pour les revendre quatre fois plus à Anjouan et vingt-cinq fois plus en mer Rouge. Ce trafic ne cessa jamais complètement mais diminua au XVIII^e siècle au profit des Européens.¹

Pour citer un témoignage de ce trafic arabe qui ne soit pas tiré de la *Collection des Ouvrages Anciens concernant Madagascar* sur laquelle s'est appuyé Deschamps, nous avons celui de Peter Mundy :

Le 28 août 1655

Nous avons rencontré un bateau misérable avec des voiles en nattes. Il venait de Massalaga sur la côte ouest de la grande [terre] Saint-Laurent² à 15 degrés 20 minutes de latitude Sud, se dirigeant vers la mer Rouge : ses marchandises des esclaves, environ 300 de Saint-Laurent sus-dite.³

Enfin, nous avons déjà vu le témoignage du Journal du navire *Le Barneveld* (1719) à propos des Souklaves.

Ce trafic, pratiqué si longtemps dans les nombreux comptoirs arabes de la côte occidentale, avait certainement rendu courant le terme qui servait dans le monde arabe à désigner les captifs étrangers et devait être fort employé tant par les étrangers que par les gens du pays. Et le mot *saklab/sakaliba*, malgachisé, est très probablement l'origine du nom Sakalava.

Il est plausible de penser que, de même que les négriers européens avaient repéré, au long du rivage de l'Afrique, une côte d'Ivoire, une côte de l'Or et une côte des Esclaves, les trafiquants arabes avaient une côte des *Sakaliba* où, depuis Malindi, Mombaz, Mozambique, etc., ils venaient chercher des esclaves sur les rivages orientaux du Canal de Mozambique. Ils avaient installé des ports sur les îles littorales et dans les baies dont nous ne citerons que Saada, Langany, Manzladji, Mozangaye, Sadia, ou, pour employer d'autres noms modernes, la baie d'Anorotsanga, Nosy Manja, Mahilaka, Majunga, les baies de Boina et de Baly, Antsoheribory, l'estuaire du Manambolo et bien d'autres localités encore que les Portugais, au XVII^e siècle, ont visitées, saccagées, puis anéanties en moins de cinquante ans⁴.

1. DESCHAMPS, *op. cit.*, p. 85.

2. Saint-Laurent est un des noms anciens de Madagascar.

3. L. MOLET et A. SAUVAGET, « Les voyages de Peter Mundy au XVII^e siècle », *Bulletin de Madagascar* (264), mai 1968, pp. 413-457, et particulièrement p. 456.

4. Voir par exemple les récits de DO COUTO in : GRANDIDIER et al., *op. cit.*, t. I, p. 99 sq.

*

Les avantages de cette étymologie seraient les suivants.

Les consonnes du mot arabe, *sklb*, sont sensiblement les mêmes que celles du mot malgache, *sklv*. Il n'y a pas lieu, en effet, de s'arrêter sur la transformation du *b* en *v*, cette permutation est constante en malgache. D'autre part, sans que l'on puisse, pour l'arabe, proprement parler d'une vocalisation fluctuante puisqu'elle est régulière pour passer du singulier au pluriel, ces légères modifications vocaliques peuvent facilement rendre compte des graphies; Sclave/Souklave/Séclave ou Céclave/Soucoulambe/Saccalavor des textes anciens, avec les modifications d'intensité vocalique qu'elles figurent.

Ce terme très général peut avoir été employé par les Arabes pour l'ensemble des populations de la côte qu'ils exploitaient et avoir été entendu comme désignant celles-ci par les autres habitants de l'île qui n'en saisissaient pas le sens et l'ont, du même coup, malgachisé. Et *Saklab* est devenu Sakalava.

Cette même explication étymologique par le mot arabe *ṣaklāb/ṣakālība* pourrait rendre compte également du nom de la population du Haut-Zambèze repérée par G. Ferrand, les (Ma) Shukulumba, car les chasseurs ou les trafiquants arabes d'esclaves allaient se procurer leurs « slaves », leurs *sakalība*, parfois fort loin à l'intérieur, comme on s'en aperçut lors des explorations ou des expéditions anti-esclavagistes. Ils remontaient les fleuves, et en particulier le Zambèze sur lequel la ville de Tete constituait un relai important. Comment s'étonner dès lors que l'on retrouve des (Ma) Shukulumba ou Shukulumbwe dans la haute vallée de ce fleuve et que ce nom soit devenu, sans qu'on puisse facilement en préciser la date, un nom de tribu ?

On pourrait de même expliquer par cette même origine le sens relativement restreint de « guerrier » attribué aux Suculambes du Père Mariano, puisque c'était une acception (surtout andalouse) du mot *sakalība*. Mais le mot, employé d'une façon plus générale tout le long de la côte, n'a pas gardé longtemps cette signification spéciale.

En réalité, les peuples dits Sakalava étaient surtout des pourvoyeurs d'esclaves ou au moins des intermédiaires, bien que certains autres peuples traitassent directement avec les acheteurs. François Martin, le fondateur de Pondichéry, qui a fait une reconnaissance en décembre 1667 chez les Sihanaka, écrit :

Ces gens-là sont plus industrieux que dans les autres endroits de l'île, à cause des voyages qu'ils font à l'ouest pour y vendre des esclaves qu'ils prennent sur leurs voisins ainsi que je l'ai remarqué. Le commerce qu'ils entretiennent par là avec les Anglais, quelquefois avec les Portugais, mais particulièrement avec les Arabes, les a rendus plus habiles, plus entreprenants et plus civilisés.¹

Il serait donc absolument normal que les Arabes, dans leurs transactions menées pendant des siècles sur la côte occidentale malgache, aient employé

1. A. MARTINEAU (ed.), *Mémoires de François Martin, fondateur de Pondichéry (1665-1696)*, introd. de H. Froidevaux, Paris, 1931, p. 122.

le terme de « slaves », *saklab/sakaliba*, usité dans leur langue. Mais du fait que la source traditionnelle où les Musulmans se fournissaient en Slaves tarit vers le XII^e siècle, le mot perdit son sens et tomba en désuétude. Il put se maintenir plus longtemps dans les régions d'Afrique et sur les rives du Canal de Mozambique fréquentées par les Portugais et les Espagnols qui le connaissaient et où l'on pouvait encore se procurer des « Slaves éthiopiens », des *Sakaliba az-Zandj*. Mais le sens premier fut certainement assez vite oublié.

Le mot *sakaliba*, pris parfois dans son acception restreinte de guerriers, sans acquérir un sens très nouveau, put être adopté comme nom ou être attribué à un groupe dont les effectifs ont pu augmenter plus ou moins rapidement, au point de devenir celui d'un tribu hétérogène, mais plus ou moins unifiée politiquement et qui s'était fait une spécialité de fournir les marchés arabes de la côte en captifs obtenus par des raids chez ses voisins. On aurait ainsi une explication fort plausible du parallélisme du nom de populations fort différentes entre elles : Esclavons, Sukulumbwe et Sakalava qui avaient en commun d'être ou d'avoir été affligées d'un statut social particulier et d'avoir eu affaire avec les Arabes.

Il y a de fortes chances pour que le mot malgache *sakalava* (le mot *sakaliba* malgachisé) ait été donné par les trafiquants arabes des ports à leurs pourvoyeurs locaux habituels et que ce nom leur soit resté.

*

Il est certain que l'exercice de cette profession de pourvoyeurs d'esclaves au profit des Arabes et au détriment de leurs voisins a amené pour les Sakalava des conséquences qui se retrouvent dans la géographie humaine de la partie de l'île qu'ils occupaient. Pour ne pas allonger trop ce texte, je ne ferai que les énumérer.

Tout d'abord, il faut mentionner le caractère sakalava. Autrefois, ce peuple a bénéficié des contacts avec les navigateurs étrangers. Mais les rapports entre les Sakalava et les Arabes devaient être assez méfiants et superficiels. Il n'y avait certainement aucun prosélytisme religieux et il semble que, dans les temps anciens, les Sakalava n'aient jamais embrassé l'Islam. Quand le trafic des esclaves s'instaura, puis se développa, à partir des ressources de l'île, les Sakalava, en échange des hommes et des femmes livrés à l'exportation, reçurent des fusils, de la poudre et des balles qui leur permirent d'étendre l'aire de leurs coups de main et de leurs razzias, d'où l'extension de leur « royaume » ou de leur « empire ». Cette vie brutale d'aventures dangereuses a profondément marqué les hommes et, dans les années qui suivirent la conquête française (1895), les explorateurs de l'Ouest présentent encore le Sakalava comme « un homme toujours prêt au meurtre, tuant comme il respire, ayant élevé l'assassinat au rang d'une institution »¹, et aussi dangereux à fréquenter qu'il l'était au temps de Luis Mariano. Depuis l'abolition de la traite des esclaves, puis l'interdiction du port d'armes, enfin le contrôle de tout le territoire par des forces de police, les Sakalava, n'ayant jamais eu l'habitude ni le goût de l'agriculture ni d'aucun travail manuel, se trouvèrent désemparés. Bien que restant propriétaires

1. E. F. GAUTIER, *Madagascar : essai de géographie physique*, Paris, 1902, p. 251, s'appuyant sur le témoignage de Bénévent.

d'immenses troupeaux de bœufs (en moyenne trois têtes de bovidés déclarés par habitant), ils ne surmontent que difficilement ce changement de condition. Le plus souvent, renonçant à affronter réellement la situation présente, ils se réfugient dans des conduites de fuite comme les cérémonies du *tromba* au sujet duquel on a pu à juste raison parler de « libération dans l'imaginaire »¹.

En second lieu, l'insécurité permanente qui régnait à partir de la côte occidentale a vidé un vaste hinterland, qui s'étendait jusqu'au-delà du rebord occidental des hautes terres centrales, de toute population humaine autre que de minuscules groupes toujours sur le qui-vive. Cette même insécurité, qui aggravait encore des conditions écologiques assez sévères, empêchait toutes les cultures vivrières de quelque étendue, d'où l'immense plage de moins de deux habitants au kilomètre carré qui subsiste encore de nos jours, figurée dans la carte de densité de la population de Madagascar établie par Pierre Gourou².

En troisième lieu, pour pouvoir se défendre contre les incursions et résister aux bandes de ravisseurs sakalava, les populations des hautes terres avaient l'obligation de s'installer dans des sites plus ou moins inexpugnables³ : grottes fortifiées chez les Tsimihety et les Tankarana, marécages chez les Sihanaka, fourrés d'épines et de cactées chez les Bara, pitons abrupts défendus par quelques ouvrages chez les Betsileo, villages entourés de profonds fossés en chicane et de murailles simples, doubles ou triples, verrouillées par des poternes et des disques de pierre en Imerina.

*

A bien considérer les faits, dans leur réalité historique, connaissant l'intolérance religieuse, les méthodes brutales et la mauvaise foi des Espagnols des xvi^e et xvii^e siècles, on ne peut guère être reconnaissant à ceux-ci de leur action contre les comptoirs que les Arabes et les Africains arabisés avaient installés sur les côtes de Madagascar. Leur but n'était-il pas de reprendre à leur compte en l'intensifiant, donc en l'aggravant, l'odieux trafic des esclaves ? Pourtant et du fait surtout que leur action, si elle fut éphémère, fut au début efficace et radicale, il faut leur savoir gré d'avoir, en cet endroit du monde, mis un terme à ce que Pierre Gourou appelle justement « les ravages de l'esclavagisme arabe »⁴. Cette institution n'avait que trop longtemps déjà appauvri l'île de sa substance humaine en traitant ses populations de la même façon barbare que l'avaient été les Slaves blancs dont le nom *sakaliba* se retrouve, ayant désormais perdu son sens, dans celui des Sakalava de Madagascar.

1. G. ALTHABE, *Oppression et libération dans l'imaginaire : une communauté villageoise de la côte orientale de Madagascar*, Paris, 1969.

2. P. GOUROU, *Les pays tropicaux : principes d'une géographie humaine et économique*, 4^e éd., Paris, 1966, p. 90.

3. O. HATZFELD, *Madagascar*, Paris, 1952, pp. 24-29.

4. P. GOUROU, *L'Afrique*, Paris, 1970, p. 62.

*Études
de
géographie tropicale
offertes
à Pierre Gourou*

Tirage à part

1972

Mouton • Paris • La Haye

O. R. S. T. O. M.

Collection de Référence

13 OCT. 1972

no.

5699 Soc.